

Opinion

Connaissances de l'allemand: «Frag mii nid», j'comprends rien!

Les Zurichois veulent apprendre l'anglais avant le français à l'école. C'est grave? À ce sujet, que pensez-vous de notre niveau en allemand?

Jocelyn Rochat

Stephan Eicher, ici en concert au Paléo, est exemplaire dans sa pratique des langues nationales. Tout le monde n'est pas aussi doué que lui.

Les Zurichois parlent de retarder l'apprentissage du français à l'école. Certains y voient un affront à la Suisse romande. La vérité, c'est que les Romands ne sont pas plus motivés à apprendre l'allemand que les Zurichois le français. Le risque, ou la chance, c'est que les machines feront bientôt ce travail à notre place.

Sur un malentendu, ça peut passer. Ça fait des siècles que les Suisses ne parlent pas la même langue, et ça ne nous a pas empêchés de devenir un modèle de stabilité politique. Ce serait même notre atout principal. C'est parce que nous ne nous comprenons pas que nous nous supportons si bien, ironisait Jean-Pascal Delamuraz.

Avec ce sens de l'humour en héritage, il est difficile de partager le ressenti mélodramatique de la conseillère fédérale Elisabeth Baume-Schneider, qui a dénoncé «un affront à la Suisse romande» quand les Zurichois ont parlé de retarder l'apprentissage du français à l'école.

Le grand malentendu

Avant d'être une insulte, cette reculade zurichoise nous tend un miroir. Parce que nous ne sommes pas meilleurs dans la langue de Stephan Eicher que les Zurichois dans celle de Bastian Baker. Et très souvent, nous n'avons même pas envie de le devenir.

L'apprentissage de l'allemand dans les écoles romandes, c'est l'histoire d'un grand malentendu. Cette matière a longtemps été enseignée comme une langue morte à des élèves peu motivés. Les résultats sont généralement consternants, comme le montre une expérience largement partagée.

Elle démarre quand un francophone sort de la gare dans une ville alémanique et qu'il demande son chemin à une passante. Après avoir rassemblé ses meilleurs souvenirs scolaires et énoncé quelques mots, il ne comprend rien à la réponse qui lui est donnée. Même si la personne a parlé en «bon» allemand, son accent alémanique suffit à la rendre inaudible. Quand on a passé huit années à étudier cet idiome, il est difficile de ne pas conclure que nous sommes NULS en la matière, gopferdammi.

On fait quoi?

À partir de ce constat déprimant, on fait quoi? On oblige les Zurichois à parler mieux le français que nous ne parlons l'allemand? On va faire un stage à Lugano pour comprendre comment font les Tessinois pour s'exprimer couramment en français ET en allemand? On prend sur soi et on se passe en boucle les tubes du groupe bernois Züri West et la série «Tschugger» pour tester les effets du bain de langue?

Ces questions ont résonné dans la rédaction du «Matin Dimanche» ces derniers jours, et vous découvrirez quelques-unes de nos pistes de réflexion dans cette édition et dans les

prochaines. L'allemand est-il mal enseigné à l'école? Faudrait-il ajouter une initiation au schwyzerdütsch dans les cours de hochdeutsch? Cette langue est-elle vraiment utile pour trouver du travail? L'indifférence générale pour les autres langues du pays peut-elle devenir une menace pour la cohésion nationale?

Oreille distraite

À ce stade, deux réflexions. La première concerne notre motivation, puisque le problème vient surtout de là. Sur ce point, nous avons quelques certitudes. C'est bien connu, l'oreille distraite est l'organe du malentendu.

La deuxième réflexion est technologique. Nous utilisons de plus en plus des intelligences artificielles pour lire des textes qui ont été écrits dans une langue étrangère. Les téléphones commencent aussi à jouer les traducteurs, et il y a de fortes chances (ou un gros risque) que nous déléguions bientôt cet effort qui nous ennuie. Ce que l'histoire ne nous dit pas encore, c'est si nous nous entendrons toujours aussi bien quand nous nous comprendrons un peu moins mal, parce que nous nous parlerons par machines interposées.